

La pierre qui parle

Anne Fortin

Numéro 801, mars-avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (2019). La pierre qui parle. *Relations*, (801), 44-44.

La pierre qui parle

Anne Fortin



L'auteure est théologienne

Rien n'a vraiment changé depuis le mouvement #MoiAussi, entend-on dans plusieurs groupes de femmes. Certes, quelques têtes connues sont tombées, mais dans la vie quotidienne des femmes, peu de choses ont changé. Il en va de même pour le mouvement Black Lives Matter, qui n'a fait disparaître ni le profilage ethnique, ni la violence policière.

Dans ce contexte, comment parler de justice là où le sentiment d'injustice ronge la confiance ? Parler, dénoncer, revendiquer – alors que l'espace disponible pour une parole de justice se rétrécit, coincé entre la colère des uns et l'indignation des autres. Comment parler, mais surtout quel sens y a-t-il encore à parler de justice dans un monde où la foi dans les institutions s'est effritée et où même les recours à Dieu sont épuisés ?

Et pourtant, quelque part sur les routes de Palestine, on tombe sur une parole étonnante gravée en trois langues sur une grande pierre : « Nous refusons d'être ennemis. » Cette pierre est dressée à l'entrée d'une ferme appartenant à des Palestiniens vivant sous la menace constante de la confiscation illégale de leurs terres. Ils tiennent sous les attaques militaires incessantes en refusant la violence. Ils n'attendent plus de solution venant de la communauté internationale et ne cherchent plus à fuir leur pays écrasé. Ils choisissent de discerner leur situation avec des yeux différents de ceux qui se voient comme leurs ennemis. Ils optent pour transformer la colère en actions positives. Répondre à la violence par la violence, attendre ou partir ne sont plus des solutions. Lancer des pierres contre la cinquième puissance militaire et nucléaire mondiale est dérisoire. Du fond de l'injustice, ils doivent repenser leur action. La justice doit s'exercer autrement et chercher à répondre concrètement à la question suivante : « Comment transformer la vision de quelqu'un qui croit que je suis son ennemi ? »

Voilà qui est à la fois étonnant et contraire au sens commun. Plutôt que de lancer des pierres qui les condamnent à la prison, ils élèvent une pierre qui parle. Puisque leur voix n'est pas entendue, cette pierre crie une justice inédite. Puisqu'on leur a enlevé le droit de parole, il ne leur reste alors qu'à faire parler les pierres (Luc 19, 40).

Cette pierre qui parle se trouve à quelques kilomètres de Bethléem. Pour ces Palestiniens, tant chrétiens que musulmans, il s'agit de répercuter l'annonce, faite il y a 2000 ans, d'un royaume différent. Il s'agit de cultiver le sol pour le faire surgir. Ou plutôt, il s'agit d'avoir le droit de cultiver le sol pour que sa justice en jaillisse.

Si on se met à leur écoute, leur discours étonne encore davantage : « Nous refusons d'être victimes. » Ils refusent d'entrer dans la position de victimes dans laquelle le système

veut les enfermer. Au quotidien, attaque après attaque, destruction après destruction de leurs oliviers, ils ne s'émurent pas dans un éternel sentiment de victimisation. Leur enjeu est d'*ajuster* leur relation – d'y rétablir la justice –, leur regard et leur parole à une autre logique. Cet *ajustement* voit dans la violence, la colère et la peur des signes de relations brisées. Toutefois, ils savent que ces relations ne seront pas rétablies en peu de temps. À court terme, il s'agit de nommer « mon frère », « ma sœur », celui ou celle qui pointe son fusil sur soi. Il s'agit de ne pas diaboliser l'opresseur. Il s'agit de vivre le royaume enfoui dans la terre même s'il est invisible.

Cette pierre qui parle, plantée dans le sol, fait parler la terre palestinienne engloutie sous 70 ans d'occupation. Elle dit à nouveaux frais le temps de l'espérance, car replanter des oliviers déracinés, c'est croire à l'avenir de cet arbre qui met dix ans à produire des fruits. Dix ans, c'est la certitude d'être bafoué mille fois dans ses droits. Pour ces Palestiniens, l'ancrage dans la justice ne tient pas à l'efficacité des résultats. L'olivier incarne un autre rapport au temps et à l'espace. Sous le sol

Puisque leur voix n'est pas entendue, cette pierre crie une justice inédite.

écrasé par les chars d'assaut, persiste un pays fertile et généreux à transmettre aux futures générations. Année après année, replanter les oliviers dévastés par l'occupation, c'est donner la parole à l'espérance en faisant parler la terre et ses pierres en direction du ciel.

Et là, au cœur de cette patience et de cette persévérance, pas de distinction entre chrétiens et musulmans. Côte à côte, ils et elles partagent un Dieu pour qui la justice naît de la compassion et de la miséricorde pour ceux et celles qui n'ont rien. Le Dieu qui les rallie a choisi Bethléem, une petite bourgade qui est peut-être la vraie capitale des Palestiniens, capitale d'un autre royaume – le royaume où Dieu choisit de naître jour après jour, là même où le droit international est transgressé jour après jour.

De retour en terre d'Amérique, la pierre qui parle ne nous dit pas comment faire pour assurer les droits des femmes, des Noirs, des immigrés, des latinos et de tous les opprimés. Mais la pierre crie pour ceux et celles qui, ici aussi, ne peuvent élever la voix. Tel un *inuksuk*, elle marque le lieu de la justice attendue. Elle indique la direction à nos paroles désorientées. On peut y entendre : « Tu n'exploiteras pas l'immigré, tu ne l'opprimeras pas, car vous étiez vous-mêmes des immigrés au pays d'Égypte. Vous n'accablerez pas la veuve et l'orphelin. Si tu les accables et qu'ils crient vers moi, j'écouterai leur cri » (Ex 22, 20-22). ☺